

UN CONTE DE MA NOUBRICE

Je n'ai nullement l'intention de rendre célèbre ma nourrice. Je ne demanderai pas qu'on donne son nom à une rue. Encore moins qu'on élève une statue à son intention, pour lui tenir compte des soins qu'elle m'a prodigués avec abondance. Mais je crois de mon devoir de lui consacrer quelques lignes en souvenir des instants de joie qu'elle a donnés aux petits enfants qui l'entouraient.

Ci-dessous le récit d'un des contes qu'elle nous débitait.

LE LOUP ET LE BUCHERON

Il était une fois un bûcheron. Il était en même temps un loup. Le bûcheron, Thomas, vivait chichement avec sa femme, Marie, dans un bien qui bordait la lisière du bois. Le loup, un vieux loup, connu dans le pays sous le nom de Martin, vivait, ou plutôt vivait mal de ce qu'il pouvait attraper dans la forêt.

Un jour, en rentrant chez lui, Thomas dit à sa femme :

—Je crois que je viens de commettre une mauvaise action.

—Laquelle ?

—J'ai tiré sur Martin qui ne me menaçait pas, qui ne cherchait pas à tomber sur moi, et je lui ai enlevé l'oreille d'un coup de fusil. J'en ai remords, mais bah ! après tout, ce n'est qu'un loup. Et que cela ne te tourmente pas, prépare la soupe, fais chauffer l'eau vite et vite, car j'ai une faim de loup.

Et après avoir ri tous deux de cette plaisanterie, Thomas et Marie se mirent en devoir de préparer le souper. Thomas éplucha les légumes et tira de son bissac un saucisson et un morceau de lard fumé, tandis que Marie mettait dans la cheminée un chaudron plein d'eau, et sous le chaudron une bonne flambée de bois mort.

Tandis que l'eau bouillait, Thomas apprêtait le couvert.

Deux minutes après, on était à table. Mais au moment de servir la soupe, on entendit un léger bruit à la porte de la demeure.

—Qu'est-ce donc, dit Thomas ? Il me semble qu'on a remué le loqueteau.

—Tu me fais peur, répliqua Marie déjà tremblante.

Aussitôt ces paroles prononcées, la porte s'ouvrit et un énorme loup apparut.

C'était Martin.

Venait-il reprocher à Thomas la perte de son oreille ? On ne l'a jamais bien su. Mais Martin tirait la langue, montrait ses dents et semblait dire à Thomas : J'ai faim !

Marie, plus morte que vive, claquait des dents. Mais Thomas ne perdit pas la tête. Dès qu'il vit le loup s'approcher de la cheminée et flairer de la langue le lard et le saucisson qui mijotaient dans le chaudron, il fut pris d'une inspiration subite, et, faisant un signe à sa femme en désignant et la marmite et le museau de Martin, il lui cria : *Marie, verse !* Marie comprit, s'empara de la marmite, et jeta la soupe toute bouillante sur la gueule de Martin, qui se sauva en jetant des cris de douleur qu'on devait entendre de deux lieues à la ronde.

Thomas ferma vivement la porte sur le loup, mit le verrou et se félicita d'avoir échappé, ainsi que sa femme, à la voracité du loup. Mais hélas ! Plus de souper ! le lard et le saucisson dans les cendres, le bouillon répandu, et rien.

—Ça sera pour demain, dit Marie.

—Demain, demain, répondit Thomas, mais j'ai faim.

—C'est bien fait, ajouta Marie, pourquoi as-tu fait du mal à ce pauvre Martin, qui ne te faisait rien. Il a beau être loup, on n'est pas méchant 365 jours dans l'année. Ce n'est pas comme lorsqu'on est bête, on l'est toujours, toute l'année, à chaque heure, à chaque instant... Dame, mieux vaut encore être un méchant qu'un imbécile... on a des heures de repos, et pour une fois que Martin était bonne personne, tu en as profité pour tomber sur lui. C'est bien fait, et, pour te punir, tu te coucheras sans souper.

Thomas fit la grimace et se coucha sans souper.

Le lendemain matin, au petit jour, Thomas partit en forêt pour couper du bois, car la saison était rude. Il avait neigé toute la nuit. La campagne était tellement blanche, qu'il semblait, comme on dit dans le pays, que le bon Dieu venait d'étendre son linge.

Thomas partit donc, son sac sur le dos et sa cognée attachée à sa ceinture. Arrivé près d'un fourré qui bordait la route, le bûcheron se mit en devoir de faire son bois quand tout à coup, au bout de la grande avenue, il apparut ? qui ? son loup qui cheminait vers lui d'un pas tranquille.

—Diable ! se dit Thomas, voilà Martin qui vient me demander compte de son oreille et de son museau. Que faire ? Entrez dans le taillis ? Il me happera plus à son aise. Me sauver sur la grand'route ? Il court plus fort que moi. D'ailleurs, il a quatre pattes et je n'ai que deux jambes. Ah ! une idée ! J'ai toujours entendu dire que les loups avaient peur d'un corps mort. Couchons-nous à terre et ne bougeons plus.

Aussitôt pensé, il fut fait. Thomas s'étendit tout de son long sur la route. Il était temps. Le loup arrivait.

—Oh ! oh ! se dit Martin en s'approchant, en croi-

rai-je mes yeux ? C'est Thomas, c'est mon bourreau !... Mais, grands dieux ! Serait-il mort ! Voyons donc !

Et le loup s'approcha de Thomas, qui retenait sa respiration et faisait le mort du mieux qu'il pouvait ; il le flaira, le retourna et se dit de nouveau à part :

—Décidément, Thomas est mort ! Eh bien, il ne l'a pas volé, celui-là ! Il m'a fait assez de mal pendant sa vie !

Puis, comme frappé d'une idée, il s'ajoute un mot à lui-même : c'est une bonne aubaine ! Si j'allais en faire part à mes camarades, quelques joyeux loups que j'ai laissés dans la forêt ! Et, tout aussitôt, Martin s'empressa de réunir quelques branches d'arbre autour de Thomas, et y joignit des feuilles sèches et, quand il fut bien chaudement enfoui dans les broussailles, il se disposa à rechercher ses amis.

Pendant ce temps, Thomas tremblait comme la feuille, mais en dedans ; au dehors, il n'aurait osé. Le loup se serait aperçu qu'il n'était qu'un faux mort. Mais toujours est-il que Thomas se disait : Que veut-il faire ? pourquoi a-t-il tant de soin de moi ? il me doloit, il me caresse, il me couvre de branchages ; Martin serait-il un bon loup, un bon génie, que j'ai eu bien tort de martyriser ? Mais tout aussitôt, Thomas entendit et vit à travers les feuilles Martin qui s'en allait comme il était venu, par la grande route. Il entendit ses pas, patapon, patapon, puis plon, plon, jusqu'à ce qu'il n'entendit plus rien, car le loup détalait à toute vitesse. Alors Thomas se leva sur son séant, puis tout debout.

Il rajusta son sac, reprit sa cognée et fit mine de déguerpir au plus vite. Mais il aperçut au loin Martin, suivi d'une bande de loups qui accouraient au plus vite. Diable ! dit Thomas, ils reviennent ! que devenir ?

—Ah ! —et Thomas s'empressa de monter au haut d'un grand arbre placé près de là, en disant : Je suis tranquille, les loups ne sont pas comme les ours, ils ne grimpent pas aux arbres. D'ailleurs, je suis caché par le feuillage. Et Thomas grimpa, grimpa... Il était temps ! Martin et sa bande arrivaient et Thomas, du haut de son arbre, les voyait chercher, flairer, éparpiller de la patte les feuilles et les branches d'arbre. Ils ne trouvaient rien. Martin lui-même était inquiet. Déjà ses camarades le regardaient de travers et semblaient lui dire : Tu t'es moqué de nous ! Tu nous promets une bonne proie, un bûcheron à dévorer, et nous ne trouvons personne. Embarras de Martin, qui ne sait que répondre. Son embarras semble suspect à ses amis, qui se mettent à tomber sur lui. En vain Martin proteste de son innocence. Il met la patte sur son cœur, comme pour témoigner de sa bonne foi. Les autres n'écoutent rien et tombent de plus belle sur lui. C'est alors que Martin, se sentant vaincu, appelle la Providence à lui, et fait comme tous les malheureux, qui adressent un recours suprême, il lève les yeux au ciel, et que voit-il ?

Il voit Thomas juché sur son arbre ! Il semble le narguer. Tout aussitôt Martin arrête ses amis, il veut parler pour sa justification.

—Nous n'écoutons rien, lui répondent-ils dans la langue qui leur est particulière.

—Mais voyez donc ?

Et Martin leur montra Thomas qui les dominait du haut de son arbre.

—Tiens ! c'est Thomas ! acclamèrent les loups en chœur.—Mais comment parvenir jusqu'à lui ?

La bande entière se posa devant l'arbre en tirant la langue et en se purléchant ; mais si loup qu'on soit, il était impossible d'avoir la langue assez longue pour atteindre jusqu'à Thomas.

—Un instant, cria Martin à ses camarades, j'ai une idée.

—Voyons !

—Vous savez, répliqua Martin, qu'il nous est impossible de monter aux arbres. Les côtes de nos corps s'y opposent. Nos côtes sont en long, et nous ôtons toute flexibilité. Ah ! si nous étions des ours ! Si, comme eux, nous avions les côtes en travers, nous aurions déjà grimpé là-haut. Et après s'arrêtant : Mais nous ne sommes pas des ours, nous ne sommes que des loups. On n'est pas parfait. Et pourtant si vous vouliez m'aider et me seconder dans l'idée que j'ai ?

—Explique-toi.

—Eh bien ! voilà. Nous allons nous faire la courte échelle en sautant sur les épaules les uns des autres ; de cette façon, nous gagnerons le faite de l'arbre où Thomas s'est réfugié...

—Bravo ! crièrent les loups.

—Mais, dit l'un d'eux, le plus prudent de la troupe, quel est celui de nous qui se mettra le premier au pied de l'arbre, et soutiendra le poids des autres ?

—Pas moi ! pas moi ! crièrent-ils.

Mais le dernier loup qui avait si bien parlé, continua ainsi :

—Puisque c'est Martin qui nous a attirés dans cet endroit, puisqu'il nous avait promis un bûcheron à dévorer, c'est à lui de nous en fournir les moyens.

—Permettez, permettez, dit Martin, je n'en aurai pas la force, voyez mon oreille, voyez la gueule que j'ai, je serai un bien mauvais soutien.

—Qu'importe ! tu seras le dernier ou plutôt le premier à l'assaut. Allons ! haut ! vite !

Et le pauvre Martin fut placé le premier au bas de l'arbre, puis un autre sur son dos, puis un autre, puis un autre...

Pendant ce temps, Thomas qui assistait, du haut de son arbre, au siège qu'on préparait, et auquel il ne comprenait rien tout d'abord, mais dont il se rendit compte bien vite quand il vit le troisième loup sur le dos de ses camarades, se livra à de tristes réflexions.—Mais ils vont arriver jusqu'à moi, se dit-il ? Ah ! Marie avait bien raison ! Pourquoi ai-je abattu l'oreille à Martin ? Pourquoi lui ai-je brûlé le museau ?

Pourquoi ? Mais les loups avançaient toujours. Et Thomas perdait son temps à réfléchir, quand il aperçut un dernier loup qui arrivait jusqu'à lui. C'en était fait ! Tout à coup un éclair illumina son cerveau. Il avait remarqué que Martin avait été placé le premier et supportait le poids des autres. C'est alors qu'il s'écria : *Marie, verse.*

En entendant ces mots, Martin eut peur qu'une autre marmite pleine d'eau bouillante ne lui arrivât en plein museau. Il se retira vivement ! Les autres loups tombèrent en criant, gueulant, avec des côtes enfoncées, des membres contusionnés et se sauvèrent en regagnant leurs tanières. Le champ était libre. Thomas aussi. Et précipitamment, il descendit de son arbre, et chercha à gagner la ville au plus tôt.

Mais en s'engageant vers la grande route, il rencontra des brigands qui venaient de voler une voiture chargée de barriques. Dans la crainte d'être dénoncés par Thomas, ils s'emparèrent de lui, défoncèrent une barrique vide, dans laquelle ils le fourrent, puis les douves remises, la bonde retirée pour le laisser respirer, ils l'abandonnent sur la route.

Déjà depuis deux heures Thomas gémissait dans son tonneau, quand il entendit un léger frôlement qui avait lieu autour de son tonneau. Il met l'œil à la bonde, regarde, et aperçoit son loup, Martin, qui revenait à la découverte, inquiet de savoir ce qu'était devenu Thomas, son bourreau.

Thomas, qui ne savait comment sortir de sa prison, attendit quelques instants, puis Martin, qui flânait et qui flairait toujours autour du tonneau, en arriva à fourrer sa queue par la bonde. Thomas s'empara, la tira très fortement. Le loup, saisi, effrayé, prit sa course, entraînant Thomas et la barrique, suivit la route, entra dans la ville, et, grâce aux soubresauts qu'il fit faire à la barrique sur les pavés, la défonça, la mit en pièces, et Thomas se trouva libre, seul, ayant la queue de Martin à la main.—Il était sauvé et délivré de Martin, car on assure dans le pays que le loup, honteux, défiguré, boiteux, et sans queue, n'osa plus se montrer dans le pays.

PAUL SIRAUDIN.

NOUVELLES

Le czar de Russie a gracié les évêques polonais qui avaient été exilés en 1865.

On évalue à \$1,000,000 les revenus du chemin de fer Q. M. O. & O. pendant l'exercice 1881-82.

Une dépêche de Paris annonce la mort du général Bataille.

Le comte de Dunmore a acheté 50,000 acres de terre dans le comté de Dorchester, à raison de \$3 l'acre, afin d'y établir des colons.

On dit que le prisonnier Moreau, qui a tué sa femme dans le comté de Rimouski, a déclaré avoir un complice, lequel a été arrêté.

La municipalité de Merrickville se propose de garantir un bonus de \$20,000 pour la construction de la section du chemin de fer du Pacifique ou du chemin d'Ontario et Québec, entre Smith's Fall et Montréal, pourvu que cette ligne traverse Merrickville.

Des nouvelles d'Acra (Afrique) confirment la rumeur mise en circulation que deux cents jeunes filles avaient été immolées par ordre du roi des Achantis, pour faire du mortier avec leur sang. Ces jeunes filles avaient été enlevées aux tribus voisines.

La fabrique de sucre de Berthier mettra avant longtemps cinquante mille livres de sucre de betteraves sur le marché. Cette fabrique a coûté \$80,000. C'est un des plus beaux édifices de la province et l'usine la mieux montée qui existe même en France et en Allemagne.

Si les exportations de beurre et de fromage des Etats-Unis ont considérablement diminué l'année dernière, les exportations d'huile de pétrole ont présenté au contraire une augmentation remarquable. D'après les statistiques, les Etats-Unis ont exporté pendant le premier semestre de 1881, 423,000,000 de gallons de pétrole évalués à \$40,000,000 tandis que les exportations de la même période de l'année 1880 n'avaient été que de 296,000,000 évalués à \$29,000,000.